

# René Le Capitaine, sur le chemin de Troie

Nicole VILLEROUX

René Le Capitaine nous a quittés au mois de juillet 2010. Entré chez Renault adolescent en qualité de tourneur, il y fit une brillante carrière qui le mena à la direction Communication au sein de la direction Générale de la Régie. Sa connaissance intime du monde ouvrier dont il était issu et auquel il demeura fidèle, a nourri toute son œuvre d'écrivain, de poète et de dramaturge pour la radio et la télévision.

*(...) des hommes qu'il ne faut pas oublier  
J'ai vu vivre le Portugal<sup>(1)</sup>*

## LE CHEMIN DE TROIE

René Le Capitaine est né le 15 novembre 1929 à Inzinzac-Lochrist, dans le Morbihan au sein d'une famille ouvrière employée aux forges d'Hennebont, usines sidérurgiques fondées dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces usines employaient en 1936, trois mille ouvriers qui vivaient pour la plupart avec leur famille à «La Montagne», hameau édifié à leur intention à proximité des forges. Cette société homogène, laborieuse et solidaire devait profondément marquer son enfance et son adolescence lorsqu'il reviendra pendant la guerre vivre chez ses grands-parents.

Il passe son enfance à Versailles puis à Sèvres qu'il quitte pour échapper aux bombardements, circonstance dramatique qu'il connaîtra à nouveau au Mans où il est venu vivre avec ses parents en 1942.

Après son certificat d'études primaires, il entre en 1944 à l'école «d'apprentissage de la métallurgie dépendante de la société Anonyme des Usines Renault. Il y obtient un CAP et un brevet professionnel de tourneur pour être embauché en 1947 à la Régie Renault où il fera toute sa carrière.

Ses aspirations intérieures, son rêve étaient d'un tout autre ordre; l'adolescent vit un conflit avec son milieu où il subit sa condition « ce temps marginal et douloureux de l'adolescence ouvrière » et la soif de culture qui l'habite et lui semble pouvoir le libérer. Cette sensibilité aux autres, cet appel intérieur et impérieux à accéder à une vie plus haute, le conduisent tout naturellement à la poésie puis au théâtre amateur avec un petit groupe d'amis de son âge.

Voici comment il rapporte, au mois de décembre 1971, dans son discours de réception à l'Académie du Maine, ce que fut le détonateur qui lui ouvrit la source à laquelle étancher sa soif de culture : «J'avais seize ans et j'étais apprenti tourneur, dans cette ville (Le Mans); un jour, je suis entré dans un bureau de tabac, très près d'ici, et il y avait un homme devant moi. Son attitude simple, nette, le révélait maître de sa personne, convaincu de son identité, totalement présent au monde. Il demanda les Nouvelles Littéraires. J'ai reçu en un éclair «mon chemin de Troie». J'étais bouleversé et désespéré, Messieurs. Il existait des hommes, pensant la vie, au lieu de la subir, capables de s'informer, d'analyser, d'apprécier, de décider : ce qu'aucune des écoles fréquentées ne m'avaient appris. J'ai quitté le bureau de tabac et mes jambes tremblaient. Le soir même, secrètement, je prenais un crayon.»<sup>(2)</sup>

Il avait eu la révélation qui allait changer sa vie, sa vie intérieure, pas celle de l'atelier. Il lui avait été permis de voir, de comprendre ce qui vivait en lui et qui ne demandait qu'à s'exprimer. Il faut avoir connu la misère culturelle d'un environnement comme était le sien, pour comprendre l'importance de ce moment fondateur.

1. René Le Capitaine, «*J'ai vu vivre le Portugal*» Paris éd. Arthème Fayard 1963

2. René Le Capitaine, discours de réception à l'Académie du Maine, archives privées

Il vivait alors à Arnage (à la Gautrie) et voici comment il exprime ce qu'était la ville (Le Mans) pour lui, à ce moment là de son existence : «Franchir l'Huisne, c'était quitter la cité ouvrière d' Arnage avec ses pauvres ressources culturelles, pour accéder à la ville. La ville tentatrice, à la fois crainte et désirée, offre de toutes les possibilités d'accéder à la culture».<sup>(3)</sup>

Tout naturellement, il rejoint en 1946, une petite troupe de théâtre amateur à Arnage, le groupe « des J3 » qui tient son nom de la carte d'alimentation attribuée aux adolescents pendant la guerre. La troupe répète dans le garage de Daniel Charbonnel, ingénieur EDF de 23 ans. Il a le plaisir, en 1949, de voir jouer par la petite troupe, sa première pièce intitulée

« *Ma cité* ». Le programme distribué aux spectateurs porte une profession de foi de l'auteur :

«*Heures de labeur, heures de peine.*

«*Heures d'évasion, heures de rêves. Parce qu'elles révèlent aux hommes leurs goûts, leur voie et leurs tâches.*

«*Nous voudrions que notre vie soit une évasion, une envolée vers un monde plus riche et sans cesse meilleur...* »<sup>(4)</sup>

Il ne le savait pas encore mais un homme comme lui avait rêvé tout au long d'une partie de sa vie de ce qu'il découvrirait envers et contre tout : Heinrich Schliemann et Troie, le rêve d'une vie .Il devait lui consacrer une dramatique et laisser un manuscrit de trois cents pages. L'année où sa première pièce de théâtre est jouée, il fait aussi une rencontre capitale, celle de l'écrivain Armand Lanoux.

#### « A TOI LA MAIN » - ARMAND LANOUX

René Le Capitaine participait également à « un ciné club » pour lequel il devait entre autre solliciter la présence de l'acteur Alain Cuny lors de la projection du film « les visiteurs du soirs » dont il était la vedette, l'autre étant Arletty. L'acteur, très occupé, ne pourra pas à son grand regret, venir au Mans.<sup>(5)</sup>

C'est à l'issue d'une de ces projections que l'écrivain Armand Lanoux avait fait la connaissance de René Le Capitaine. Né en 1913, le romancier qui fut aussi le biographe de Zola et de Maupassant, avait obtenu le prix du roman populiste en 1948 pour « La nef des fous » et recevra le Prix Goncourt en 1963 pour « Quand la mer se retire ». Entré à l'Académie Goncourt en 1969, il en devient le secrétaire deux ans plus tard. Il est décédé en 1983.

Il raconte en 1965, pour la radio en préambule à la diffusion du *Bouquet pour le Portugal* (série de huit émissions sur un scénario de René Le Capitaine) sa rencontre avec celui-ci : « Il y a une quinzaine d'années, dans un groupement de cinéma pour la jeunesse, je faisais la connaissance d'un garçon droit et doux, au visage de médaille, à l'expression soucieuse et fière, étrangement attentif. C'était un ouvrier de chez Renault. Or, il n'y avait absolument rien, ni dans sa personne, ni dans ses écrits, qui rappelât les images conventionnelles et cinématographiques de l'ouvrier de chez Renault. Il écrivait spontanément des poèmes difficiles et savants, d'une profondeur, d'une originalité d'expression, qui faisaient penser aux plus raffinés des surréalistes. Sans la moindre trace d'affectation ou d'imitation, ce garçon plongé dans la plus âpre des conditions ouvrières était un fils inconnu d'André Breton. C'était avant tout un poète »<sup>(6)</sup>. Va s'en suivre une amitié entre les deux hommes, l'aîné conseillant son cadet, l'incitant en particulier à tenir un journal ; son cadet lui soumet ses travaux et reçoit en retour, par écrits critiques et encouragements. La signature d'Armand Lanoux dans ses échanges avec son ami manceau est toujours précédée de la formule : « A toi la main »

Le 14 octobre 1950, René le Capitaine commence à écrire son journal comme Armand Lanoux le lui a conseillé .Il y note ses impressions au retour d'une visite chez son ami :

« Chez Lanoux tout est couleur de carrousel, d'orgue et de voyous tendres ou plutôt de poètes déguisés en voyous. Cette atmosphère m'a imprégné. J'ai beau me mettre

(3 et 4) Archives de René Le Capitaine

(5) lettre d'Alain Cuny à René Le Capitaine (19-8-1956)

(6) Armand Lanoux, présentation de la série d'émissions radiophoniques « Bouquet pour le Portugal » dans les Cahiers littéraires de l'ORTF (1965)

dans les courant d'air de l'usine, je ne sèche pas. Et je me cogne partout, partout une goutte de sang couleur Lanoux ».<sup>(7)</sup> L'ouvrier qu'il est souligne le 18 octobre que « l'usine est une vaste entreprise à niveler »<sup>(8)</sup>. Il est aussi « avant tout poète » et il publie dans les années qui suivent ses poèmes ou ses textes en prose dans des revues confidentielles comme *Abat-nuit* ou *La boîte à clous* puis en 1953 dix d'entre eux paraissent dans la revue du *Mercur de France*. Il est lauréat en 1956 du concours de poésie organisé par Philippe Soupault et a les honneurs de son émission radiophonique *Prends garde à la poésie* où il récite deux de ses œuvres.

Il s'est souvenu, un jour lors d'une séance privée de l'Académie du Maine où il avait été beaucoup question de Pierre Reverdy qu'il portait très haut dans son affection, qu'adolescent il était allé jusqu'à Solesmes pour le voir, jusqu'à la porte du poète, qu'il n'avait pas osé y frapper par modestie et s'en était revenu sans l'avoir vu.

### SUR LES PAS DE SAINT PAUL

A la date du 8 janvier 1951, il confie à son journal ce qu'il doit à Armand Lanoux : « Ce soir, je suis encore très fatigué et je ne pense qu'à dormir. Reçu une lettre de Lanoux, c'est merveilleux, la sympathie la plus discrète, la compréhension travaillée. Je veux son amitié car elle est un absolue. Oh ! Lanoux je vous devrais ma vie ».<sup>(9)</sup>

Après être resté quatre ans tourneur, il devient vérificateur de maintenance du département outillage- maintenance, puis contrôleur de fabrication- outillage en 1952. Deux ans plus tard, il est chef de groupe de contrôle technique pour le montage des tracteurs et en 1965, il est promu cadre responsable de la qualité des fabrications tracteurs et matériel agricole.

Il met à profit ses congés en 1956 pour partir avec deux amis Maurice Levrard en qualité de cinéaste et Hugues Perrin en qualité de photographe, faire un reportage pour *Paris Match* sur les traces de Saint Paul en Grèce, en Macédoine et en Turquie, soit sept mille kilomètres de mauvaises routes, dans une chaleur torride. Cette équipée sera la matrice d'un ouvrage publié par l'intermédiaire d'Armand Lanoux, à la Librairie Arthème Fayard l'année suivante sous le titre *Les chemins de Saint Paul* ainsi qu'un film. Dans sa préface, Daniel Rops de l'Académie Française, auteur d'une monumentale *Histoire de l'Eglise du Christ*, souligne « qu'il ne s'agit pas d'un livre d'exégèse et de commentaire de la pensée paulinienne » mais d'un ouvrage destiné aux lecteurs qui « aiment se représenter l'homme (Paul) dans le cadre de son action »<sup>(10)</sup>

Au fil des pages, dans une écriture sensible et poétique, l'auteur retrouve presque toutes les traces effacées pour la plupart du monde qu'a connu Paul de Tarse parti après la révélation qu'il avait connue, annoncer la bonne parole aux peuples du monde méditerranéen et pas seulement aux juifs. Si René Le Capitaine se révèle sensible à la beauté des paysages traversés, à la sauvagerie de certaines contrées comme à la mélancolie des ruines plus ou moins abandonnées, il reste attentif à la condition des hommes, des enfants qui croisent leur route. Beaucoup sont contraints de gagner une maigre pitance aux prix d'un dur labeur.

Il n'oublie pas le sourire de l'enfant heureux de leur dire quelques mots en français ou les enfileuses de tabac rencontrées à Philippes en Grèce, dont il décrit ainsi la condition. : « Assises à l'ombre des auvents, aidés par les vieillards et les enfants, elles engagent feuille à feuille la récolte de centaines d'hectares. Les salaires sont bas, le geste monotone ; renouvelé vingt fois par minute il tisse la toile de fond du peuple sédentaire, au travail patient, obstiné, vital sans lequel ne pourraient s'enflammer ces couleurs des épopées guerrières et politiques »<sup>(11)</sup>. Au terme de ce voyage d'une grande intériorité, il ne revient pas converti, confiant cependant aux dernières lignes de son livre : « Alors rien, je ne savais pas, je ne sais pas, mais ce dont j'étais sûr, et que j'ai vérifié encore ce soir, c'est que j'étais entré dans les pas d'un homme immense, que j'aurai longtemps sur les lèvres ce goût poudreux de fatigue, que sa parole marquerait ma vie. J'avais

(7) journal de René Le Capitaine archives privées

(8 et 9) idem

(10) Le Capitaine ( René) *Les chemins de Saint Paul*, Libr.Arthème Fayard, 1957, p10

(11) idem, p102

l'impression de quitter un compagnon de ma chair comme ceux avec qui nous avons longtemps mangé, marché et dormi, dans la même sueur. »<sup>(12)</sup>

## LE PORTUGAL AU COEUR

Dans son journal, à la date du 24 mai 1962, le romancier Roger Bésus note qu'au cours d'un dîner dans la Sarthe, il a fait connaissance « d'un homme jeune et charmant, attentif, fervent( ses yeux avides et émerveillés), René Le Capitaine( quel nom ! Ce que je lui dis) ancien ouvrier, passé dans les cadres de Renault (au Mans), il s'est fait, comme on dit, lui-même. Il a publié chez Fayard (Lanoux intermédiaire) un reportage poétique sur Les chemins de saint Paul parcourus aujourd'hui. Il peine maintenant sur son premier roman (...) »<sup>(13)</sup>. Ce roman restera en chantier et c'est un autre livre qui le fera connaître un peu plus en étant couronné par le Prix du Conseil Général de la Sarthe décerné par l'Académie du Maine en 1964 : J'ai vu vivre le Portugal, publié à la librairie Arthème Fayard en 1963.

Ce pays, petit par la taille mais grand par son histoire qui le porta à la conquête du monde, même si il est plus connu qu'en 1963, reste à découvrir pour un grand nombre de nos concitoyens. Cet ouvrage écrit il y a un demi – siècle, reste un bréviaire du cœur pour ceux qui aiment le Portugal, tant son auteur a su saisir l'essence en allant toujours au plus près des hommes. En plusieurs séjours, il semble s'être imprégné de tous les sucs de ce pays pour en nourrir sa plume. La poésie ne se laisse jamais submerger par l'érudition. Car si il sait conter le Portugal des années soixante, il sait aussi remonter le fleuve du temps et évoquer les grandes figures, les jours glorieux et ceux plus sombres dans une histoire qui n'en manque pas.

Le livre est dédié à Armand Lanoux, « en reconnaissance de dette totale ». La jaquette du livre, on dirait aujourd'hui la quatrième de couverture, précise que « l'auteur avait d'abord aimé le visage ( du Portugal), voulant connaître son cœur, il est parvenu à son esprit ». La vérité est plus simple, René Le Capitaine s'est plu sur cette terre en y côtoyant les hommes qui l'habitent et il laisse parfois échapper une confidence le concernant ; ainsi lorsqu'il rencontre les étudiants à Coimbra, célèbre et ancienne ville universitaire, il note que ceux qu'il suit « tirent à leur suite un fantôme, c'est l'étudiant que j'aurai pu être qui leur emboîte le pas »<sup>(14)</sup>. Au fil de ses explorations successives, il va rencontrer les hommes d'aujourd'hui : ouvriers, pêcheurs, paysans, commerçants, cadres du tourisme ; rien ne lui est étranger et il s'intéresse à leur vie, leur travail, leur peine. Le soir venu, il sait se joindre aux fêtes locales ou à Lisbonne, aller écouter le Fado, ce chant unique dont un ami lui a dit : « qu'il est là, à gauche dans la poitrine, sous la main et qu'il remonte à la gorge et fait pleurer les yeux ».

La raison du sentiments qu'il porte au Portugal, il la confie à son lecteur à la fin du livre, il sait « pourquoi il a été immédiatement sensible à ces bâtisses, à cette poussière, pourquoi ces hommes au visage érodé, ces enfants au crâne rasé, cette petite femme trottinant et désorientée, ce solitaire méditatif m'ont aussitôt habité. Ils appartiennent à un univers qui me fut familier, qu'enfant encore je m'appliquais à lire, à reconnaître, qui me passionnait, cet univers où, il y a cinquante ans, couvait notre époque et dans lequel, au milieu des tâcherons, des hommes de peine, des ouvriers, quelques penseurs pauvres, des isolés, haussaient la tête pour trouver la voie délivrant de la nécessité. Je sais ce qui m'émeut. J'ai rencontré la source, j'ai retrouvé les racines de notre temps. »<sup>(15)</sup>

A la suite de cette publication la radio va lui demander de réaliser sept émissions pour évoquera le Portugal ; ce sera *Bouquet pour le Portugal*, diffusées au printemps 1965.

Chaque émission porte le nom d'une fleur associée à un lieu ou un personnage. Avec autant de poésie, les protagonistes évoquent pour l'auditeur, tour à tour la belle Inès de Castro que Montherlant immortalisa dans la Reine Morte, la bataille victorieuse d'Aljubarrota ou la cruelle défaite de Ceuta ; les figures de Henri le Navigateur, celle du poète Luis de Camoens ou bien encore celle de Sébastien, le prince disparu et toujours attendu ; celle de la Religieuse portugaise, le Palais de Sintra et Lisbonne toujours aux accents du Fado.

(12) idem page 167

(13) BESUS (Roger), A contre – courant, Ed . Bertout, 2003, p31

(14) LE CAPITAINE (René), J'ai vu vivre le Portugal, Ed.Libr.Arthème Fayard,1963,p.39

(15) idem page 277

## HOMME DE RADIO ET DE TÉLÉVISION

René Le Capitaine va désormais consacrer l'essentiel de ses travaux littéraires à écrire pour la radio, la télévision et même le cinéma, laissant inachevés un roman intitulé *Roman Maudier*, une biographie de Louis Renault titrée *Louis Renault ou le défi* ; trois cents pages consacrées à la vie d'*Henrich Schliemann*. Il s'est intéressé de près à *La Petite Eglise* née du refus du concordat napoléonien de 1802 ; au poète espagnol par un roman : *La fiancée de Machado*. Il écrit dix huit dramatiques pour la radio diffusées sur France – Inter et France Culture parmi lesquelles *La guerre de Troie aura lieu*, en 1968, lui permet d'évoquer son cher Heinrich Schliemann, l'homme au rêve abouti

Il donne quatre pièces dans la série *Théâtre de l'Étrange*- incursion dans le fantastique- : « *Une rose pour Jack* », « *La chose* », « *l'affaire Morel* » et « *A deux pas de la mer.* » Il adaptera ce dernier récit pour la télévision diffusé sur FR3 dont le héros, admirablement interprété par Denis Manuel, vibre des obsessions de son créateur. Moins chanceux malgré une exceptionnelle collaboration avec Jean Aurenche « *La lentille de diamant ou l'œil du matin* » n'aboutira pas.

Trois autres téléfilms seront diffusés sur FR3. « *Nous n'irons plus aux champs* » raconte le passage du travail de la terre à celui de l'usine auquel est contraint un paysan. « *Le Pilon* » narre le déroulement d'un conflit social au sein d'une usine métallurgique ; le dernier s'intitule « *Galops* ». Il est également le co- scénariste du film réalisé par Gilles Cousin, « *Rouget le Braconnier* ».

Les préoccupations sociales restent au cœur de son œuvre comme elles le sont au cœur de sa vie professionnelle. Après la grève de 1975, la direction générale de la régie Renault lui confie la première expérience de communication décentralisée .Il s'emploiera à développer le dialogue social à l'usine .Il s'applique à mettre en place des moyens de communications innovants, linéaires du Personnel au Personnel et sans intervention directoriale ou syndicale. Dès 1977, nommé cadre supérieur responsable de la Communication et des Relations Publiques il utilise pour une efficacité renforcée de la Communication, un nouvel outil, la télévision. Avec Jean Pierre Richard comme réalisateur, trois cents magazines seront tournés puis diffusés dans les ateliers. En 1985, il contribuera aux côtés du Directeur de l'usine et du directeur des Relations Humaines à gérer et à résoudre un conflit très dur au Mans.

Il prend sa retraite en 1986 et crée par la suite la société ESSOR, Cabinet Conseil en « Stratégie de management et Communication » pour intervenir avec Stanislas de Gozdawa Gozlewski au sein de grands groupes financiers et industriels. Il interviendra à l'AFP, institut de formation professionnelle, héritier de l'École d'apprentissage de Renault.

Elu à l'Académie du Maine en 1971, il revient, dans son discours de réception, sur l'aventure d'Heinrich Schliemann qui en découvrant Troie est allé au bout de son rêve. Plus tard il succède à la Présidence de l'Académie à Stanislas de Gozdawa- Gozlewski avec qui il avait noué une amitié très profonde.

Peut-être avait-il donné le sens de son œuvre, de sa vie dans la dernière partie de son discours de réception lorsqu'il confiait à ses confrères et consœurs : « J'ai commencé à écrire parce que les mots n'étaient pas là, ni durant ce soir (celui du jour où il avait vécu « son chemin de Troie »), ni durant les autres. J'ai continué parce que je n'arrivais jamais à suffisamment comprendre ni bien entendre, à suffisamment écrire. Je crois qu'on ne crée pas pour se distraire, ni pour survivre mais pour vivre, pour répondre à cette exigence d'ÊTRE – d'être écrit en majuscules- cette exigence du petit craintif, tourmenté qui demeure en chacun de nous »<sup>(16)</sup>

Merci à Anne Marie Le Capitaine pour m'avoir permis de consulter le journal intime ainsi que les archives de René Le Capitaine et avoir précisé certains points de cet article.

*Article paru dans la revue «Maine Découvertes» n°73*

(16) discours de réception à l'Académie du Maine, archives privées